

chiens dans la rue, mais, nuptés de ce que je me l'étais figurée, elle est des plus passables.

Bref, il épousa.

De Jézères tint parole. En deux ans, à la grandissime jalousie de ses collègues, Pillois arrivait à une place de douze mille francs et l'ancien apôtre du célibat était transformé en mari modèle... et des mieux obéissants.

Car Mmo Pillois avait fini par prendre sur lui une autorité indiscutable. C'était elle qui tenait les cordons de la bourse, administrait, comptait, réglait, en un mot, menait tout à la baguette... et quelle baguette ! ! Peu à peu le mari avait fini par accepter cette tyrannie... sauf sur un point. Mais comme il n'osait hautement protester, il s'ingéniait en ruses pour s'y soustraire adroitement.

Ce fut ce point noir dans le ménage qui causa la mort de Pillois, le bonheur de Caduchet et les remords de la veuve.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de cette histoire.

LE CRIME D'UNE MÈRE

I.

Huit heures sonnaient à la mairie de Montmartre.

On était en plein juillet.

Pourtant il faisait déjà nuit chez la concierge du no. 16 bis de la rue Lepic, et la brave femme se laissait aller à une vague somnolence, lorsqu'un jeune homme passa la tête au carreau de la loge et demanda :

—Mademoiselle Anna Juhel, s'il vous plaît.

—Vous pourriez bien l'appeler madame, pendant que vous y êtes, ça serait moins long et plus vrai, remarqua la cerbère gardienne.

—Madame, si vous voulez.

—C'est bon, mon ami, montez, sixième étage, porte à gauche.

Il n'entendit pas l'appellation familière que l'honnête gardienne de l'immeuble venait de lui adresser.

Il n'entendit pas davantage l'épée de grognement sourd dont elle accompagna ces paroles obligées :

—Et d'un... A quand les autres ?

—C'est toujours pas c't'Olibrius là qui la fera descendre au premier... Ça commence mal... enfin ! Espérons que ça finira bien.

Arrivé au dernier palier, le jeune homme s'arrêta essoufflé.

A gauche, s'ouvrit une porte étroite peinte en jaune, sur laquelle était collée une carte de visite portant cette mention :

“ M^{me} Anna JUHEL, professeur de piano ”

—Ah ça ! décidément, elle est mariée, pensa-t-il.

Il fut sur le point de redescendre, puis, prenant une résolution énergique :

—Ma foi, tant pis ! dit-il presque haut.

Un gland de soie rouge pendait au bout d'un cordon de même couleur.

Il tira sur le gland... résolument. La porte s'ouvrit presque aussitôt.

—Jo vous avais entendu monter, dit Anna, entrez.

—Vous êtes bien depuis hier ?

—Oui, et vous ?

—Pas mal.

—La concierge n'a rien dit.

—Pardon..., elle a maché je ne sais trop quoi, peu m'importe du reste,

—Par ici, monsieur, je n'ai pas de salon, je reçois dans ma chambre ou dans ma salle à manger.

—Vous recevez ?

—Oh ! personne... Venez dans ma chambre, on est mieux. Prenez le fauteuil, à propos, dites-moi votre nom.

—Gabriel Lemaître.

—Vous ne serez pas Lemaître ici, je vous nommerai Gabriel.

—Soit.

—Il y a beaucoup de Lemaître dans mon pays.

—Et beaucoup de Juhel dans le mien.

—D'où êtes-vous donc ?

—D'Avranches.

—Moi aussi, la destinée a donc voulu nous rapprocher ? . . La mienne n'est pas rose : si au lieu d'être employé à la poste restante vous étiez romancier, je vous conterais mon histoire.

—Si j'étais romancier au lieu d'être employé des postes, je ne vous connaîtrais pas, puisque c'est à mon bureau que je vous ai connue. ConteZ votre histoire à l'ami qui ne demande qu'à vous la faire oublier, si elle est triste.

—Très volontiers, mais d'abord, prenons une tasse de thé.

Elle sortit de la chambre par la porte du vestibule et Gabriel entendit dans une pièce voisine, le tintement d'un couvercle de théière posé avec précaution sur les briques d'un fourneau et le glouglou sourd de l'eau chaude versée de la bouillote ventru dans la théière obèse.

II.

Tout en écoutant machinalement ces bruits de ménage féminin, qui le ravissaient, Gabriel faisait disorètement l'inventaire de la chambre où il était.

Il y avait d'abord le lit, un lit d'acajou commun, mais propre et luisant, recouvert d'un transparent en dentelle.

Tout près de la fenêtre, une toilette commode. En face de la toilette, un piano droit superbe de Soufflot. Auprès du piano s'ouvrait la porte de la salle à manger dont Gabriel pouvait entrevoir le meuble en noyer à filets noirs.

Sur la cheminée était un buste de Beethoven et deux candélabres en similibronze dont les bougies vertes se reflétaient dans une glace ; devant le buste, dans un cadre doré, la photographie d'une petite fille qui avait avec Anna Juhel une ressemblance non douteuse.

—Décidément, se dit le jeune homme, elle est mariée, cette enfant lui ressemble.

Il fit une fois le tour de la chambre, marchant à pas lourds sur le tapis moquette. Puis il se jeta avec un soupir dans un grand fauteuil voltaire, placé près de la cheminée en face d'une causeuse.

—Au fait, reprit-il, cela pourrait bien être sa sœur... Pourquoi me creuser la cervelle, puisqu'elle va me faire ses confidences... Pauvre chère fille, elle n'est peut-être pas heureuse... Cela